

LA CRAVACHE

Il n'est pas reçu d'abonnement;
les lettres non affranchies seront
refusées.



JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE
Paraissant tous les Dimanches.

Adresser les manuscrits et la
correspondance aux bureaux de
rédaction.

BUREAUX DE RÉDACTION : GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28. — (Boite dans l'allée).

JÉRÉMIADES

Je sue, tu transpires, il ruisselle...
Telle est la conjugaison du moment.
Les uns s'épongent et les autres se séchent.
Hommes, femmes et électeurs de M. Rouher, tirent la langue à qui mieux mieux, comme de simples barbets en quête d'une onde pure.
Les « cocottes » au brillant plumage étalent sous des voiles de plus en plus diaphanes et transparents, leurs charmes surannés et... gélatineux.
Le « gommeux » essuie à grand peine la pommade et les cosmétiques, qui se liquifient sur son crâne ravagé.
C'est une lessive universelle! et les monarques qui persistent à se nourrir de la « sueur du peuple, » doivent certainement prendre des indigestions de ce mets savoureux.
Suivant les lois immuables de l'égoïsme, je laisse mes compatriotes mijoter dans leur court-bouillon, et je verse sur mon sort la seule et unique larme, que la sécheresse n'ait pas encore tarie.
Tandis que les murs calcinés attendent qu'une bonne âme de chien, daigne lever sur eux une patte humide et secourable, je fonds littéralement comme le sucre d'orge que lèche un bambin gourmand.
Brochant sur le tout, la fatalité semble avoir adopté vis-à-vis de moi un système de vexations à petit feu et de tyrannies quotidiennes, que je n'hésite pas à qualifier de « mesquin! »
Mes jambes, qui ne demandent qu'à rester calmes et inertes, afin de savourer longuement les délices de la position horizontale, sont tenues d'emboîter le pas à la destinée, et de suivre sur le sentier de la guerre la fortune ennemie.

FEUILLETON DE LA CRAVACHE

LES VOYOUS DE LYON

Grand roman contemporain inédit
PAR J.-M. GUBIAN

IX

Les dépouilles du cadavre

(SUITE.)

Ventre-d'Osier avait mis les bas sur une chaise; ils étaient soigneusement ficelés en pelote. Il coupa le lacet qui l'entourait. Alors les complices se rapprochèrent curieusement pour voir ce que contenaient les bas de la noyée. C'étaient de l'or et des bijoux. Ces objets avaient été jetés pêle-mêle dans l'un des bas, à mesure que les bandits les arrachaient du cadavre.
Cette horrible besogne avait été faite si précipitamment que des lambeaux de chair adhéraient encore aux bagues et surtout aux pendants d'oreilles. Parmi cet or et ces bijoux il y avait même une poignée de cheveux, arrachée aussi dans la rage aveugle et le trouble de ces monstres.
Cette proie sanglante fit jaillir des prunelles de ces hommes un éclair de joie hideusement cruelle.
C'est que le butin nocturne en valait la peine.
Il y avait une montre et son sautoir en or.
Deux bagues dites chevalières.
Une chaîne de col à quatre rangs.
Dans un fragment de lettre, — lettre d'amour, hélas! — étaient pliés 610 francs en or.

Mes yeux, qui s'accommodent si bien de contempler l'envers de mes paupières, sont requis de guider avec vigilance le corps maladroît et imprudent, auquel le moindre accident peut être fatal.

Mes mains, mes doigts, qui brûlent de se consacrer exclusivement au transport à l'intérieur, de succulentes denrées alimentaires, sont condamnés à broder du matin au soir les noirs hiéroglyphes de l'alphabet.

Et ainsi de suite, tout le long de mon existence, transformée de la sorte en un supplice de Tantale plus raffiné... que le plus ingambe des fromages du Mont-d'Or!

J'ai beau me regarder à « la glace » et me nourrir d'œufs « à la neige, » je ne puis abaisser la température qui me maintient en ébullition. J'ai successivement eu recours aux subterfuges les plus réfrigérants, sans pouvoir obtenir un semblant de congélation; la lecture même du « *Salut public* » est incapable de me « frapper. »

J'ai presque usé le facteur lyonnais, chargé de m'éventer avec un chasse-mouches oriental!

Ah! quel dommage que la mode ait changé, depuis le temps où la Vérité sortait du puits!... et combien je regrette de ne pas vivre au milieu des peuplades sauvages, restées fidèles à la feuille de figuier, dont se vêtissaient nos premiers parents.

Après avoir épuisé tous les anti-caloriques connus, je m'étais décidé, l'autre jour, à traiter mon incandescence par la méthode des illusions.

Dans une boutique « à treize, » je fis emplette d'un ours blanc... en carton, que j'installai triomphalement à mes côtés, pour simuler le voisinage du pôle nord.

Hélas! au moment où pour animer la conversation, j'appuyais mon index sur le ventre du mammifère boréal, afin de lui faire dire : « papa, maman, » l'infortuné exhala son dernier soupir en murmurant d'une voix plaintive : « Ous qu'est mon caleçon de bain? »

Sur le devant de la chaîne de col pendait un petit chaînon destiné à supporter une croix. Le dernier anneau de ce chaînon était usé et la croix n'y était plus.

Nous savons que Madeleine l'avait nouée dans un coin de son mouchoir. Maintenant écoutons les bandits :

— Comment allons-nous *fader* (1) ça, dit Guillou?

— C'est bien facile, dit le jeune Bérard; mais d'abord il faut mettre la chaîne au complet, ajouta-t-il en tirant de sa poche la croix qu'il avait prise dans la cheminée de Polyte. A présent, combien ça vaut la chaîne? mettons 100 francs.

— Prends-la pour 100 francs, dit Ventre-d'Osier, moi je prends la montre pour 100 francs aussi.

— Moi, dit Guillou, je garde le sautoir pour autant.

— Tout ça va bien, intervint Joannis Bérard, mais il ne me reste que les bagues et les pendants. Ça ne vaut pas plus que 40 francs, et encore!... C'est si difficile à *bazarder*!...

— Tiens, dit Ventre-d'Osier en prenant trois louis dans le papier et les lui tendant, voilà qui égalise ton lot. Maintenant, nous allons distribuer les *dividendes*, comme ils disent dans la haute pègre; combien le total?

— Il reste 550 francs, dit une voix.

— Eh bien! continua Ventre-d'Osier, c'est vite compté : ça nous fait chacun cent trente-sept francs et dix sous. Seulement, comme il y avait dans la boîte du père Polyte autre chose que la croix, nous ne donnerons à Cadet Bérard que six *jaunets* (2), ça fera ton compte.

— C'est toujours comme ça, marmotta celui-ci entre ses dents.

— Oh! ne te plains pas, firent en chœur les voyous; nous

(1) Partager.

(2) Pièce de vingt francs.

Je ne me permettrai pas, bien entendu, la même familiarité avec mes lecteurs, qui pourraient m'objecter : qu'à quelque chose, Été est bon!

Exemple :

Hier, le gros... X^{***}, pénétrant à l'improviste chez son épouse, la surprend en tête-à-tête avec un cousin... à la mode d'Alexandre Dumas fils.

Inutile d'ajouter que les deux... interlocuteurs, se croyant sans doute dans le paradis terrestre, en avaient adopté le costume absolument primitif.

Stupéfaction, puis colère de « Monsieur, » qui finalement convient qu'il fait trop chaud, pour se surcharger d'une parure inutile...

Ne t'y fie pourtant pas, pauvre petit Amour! si charmant dans ta divine nudité; garde-toi bien de hasarder tes pas dans nos villes civilisées : le premier urbain venu t'emprisonnerait pour outrage à la pudeur.

Quoi! tout nu! dirait-on, n'a-t-il donc point de honte?

Et à la pudeur de qui? grand Dieu!... de quelques antiques dévotes, que jamais le diable ne tenta... et pour cause. Béates et saintes personnes! qui tout haut gémissent sur le crime d'Eve, et tout bas s'évertuent à manger « seules » la pomme dont notre grand-mère offrit au moins un morceau à Adam.

Combien, vous avez raison, ô momies vénérables et racornies! de ne pas grimper à l'arbre de science; vous nous épargnez ainsi l'horrible spectacle des « beautés » cachées sous votre écorce.

Allez, allez, ô vieilles filles! répétez avec le renard de la fable :

« Ils sont trop verts, et bons pour des goujats! »

Ces goujats-là savent bâtir des nids, qu'heureusement vous n'habitez jamais.

Le ciel est tout plein d'espérance, la terre est pleine de chansons!

Les petits oiseaux, qui durant tout l'hiver, se ca-

savons bien que tu sais l'arranger. Voyons à présent les *frusques* (1), dit Guillou.

— Moi, fit Tony Bérard, je prends les jupes et le tablier.

— Et moi les bottines et le foulard, ajouta Guillou.

— Accordé d'emblée, dit en riant Ventre-d'Osier, chacun son goût. « Veux-tu la robe, toi? demanda-t-il à l'ainé Bérard. »

— Tout de même; je la donnerai à la Maria, l'Ecureuil.

— Faut la faire teindre avant.

— La Maria? dit le bandit en éclatant de rire :

— Ce ne serait pas de luxe. Commence toujours par la robe. c'est plus prudent. Quant à moi, ajouta le sinistre farceur, en glissant dans sa poche le chapeau tout froissé de la Bressane, voilà ma part.

Ventre-d'Osier ne s'était pas adjugé la part la plus mauvaise. Cela n'avait soulevé aucune objection, car ses complices n'en connaissaient pas la valeur.

Et cependant il y avait à ce chapeau pour près de deux cents francs de dentelles. Une marchande à la toilette les paya le même soir soixante francs.

Le même soir aussi, le tablier en soie fut vendu par Bérard trois francs!... à un fripier du cours Bourbon.

La robe fut défilée et portée au teinturier.

Quant aux bijoux, ce fut un juif qui les acheta tous. Il avait l'habitude de ces sortes d'opérations. Il connaissait l'origine des objets qu'on lui vendait. Tout était, sur-le-champ, passé au pilon ou expédié à l'étranger.

Le lendemain, Guillou faisait cadeau du fichu à la Boulotte en lui recommandant expressément de le faire teindre. Nous verrons plus tard le cas qu'elle fit de cette recommandation, et ce

(1) Vêtements.

chaient frileusement sous le couvercle des casseroles, criblant les airs de leurs hymnes joyeux.

C'est la folle saison propice à l'éclosion de certain gros péché, tellement mortel... qu'il faut se mettre « deux » pour le perpétrer.

Belles filles et joyeux garçons sont tous damnés d'avance; eh bien! commençons immédiatement l'apprentissage des flammes éternelles: incendions-nous le corps et l'âme!

Puisqu'il faut absolument adorer quelque chose ici-bas; je choisis pour ma part une idole jeune et jolie, capable de comprendre mon ardente prière, et surtout... de l'exaucer!...

TONY DIMBERT.

BINETTES LOCALES

L'AMI DU CANUT-BOURREAU

Le second bêtire malin que je vais esquisser a sur son compé l'avantage d'être de mauvaise foi.

En effet, c'est grâce à des manœuvres déloyales, à des procédés peu scrupuleux que, d'obscur gâcheur de bois, cet Escobar est parvenu régisseur. Pauvres locataires!

Dire par quels moyens il s'est fait construire une maison serait un peu difficile. Cependant, d'après certaines spoliations aujourd'hui prouvées, on peut déterminer l'origine de cette rapide fortune.

J'ai dit que ce rustre était charpentier.

Or, il paraît que les bois dont il se servait n'étaient pas toujours d'une provenance bien pure. Toujours à l'affût de ses confrères gênés d'argent, il leur achetait à vil prix des marchandises de première qualité. Inutile d'ajouter que ces fournitures n'étaient pas payées par le vendeur et que celui-ci faisant faillite à courte échéance, les créanciers étaient volés d'autant.

Mais notre austère moraliste, — lisez fieffé-coquin, — ne bornait pas là ses capitulations de conscience. Malheur à l'imprudent locataire qui donnait un à-compte sans exiger une quittance: il fallait payer deux fois. Avec une impudence et un sang-froid rares, le vertueux propriétaire prêtait serment qu'il n'avait rien reçu, et... le tour était joué.

N'est-ce pas qu'il avait le droit de traiter les ouvriers de voyous?

Il a mieux fait encore:

Un grand industriel de notre ville, éprouvé par des pertes considérables, avait besoin de faire exécuter d'urgentes réparations dans son atelier. Il manda notre héros qui était son charpentier habituel. Après lui avoir démontré la nécessité des travaux, l'industriel en question demanda un crédit de trois ans qui fut accordé avec force protestations de confiance illimitée.

qu'il est resté de tous ces objets pour éclairer la justice dans son œuvre.

Je dois dire qu' aussitôt après le partage des dépouilles du cadavre, les quatre bandits se dispersèrent en se donnant rendez-vous pour le dimanche suivant à la lutte que Rossignol offrait à cette époque à ses Lyonnais bien-aimés!!!... dans la salle de l'Eldorado.

X

La Chanteuse voilée

Je dois maintenant introduire sur la scène un personnage nouveau qui y jouera un rôle capital.

Baucoup de Lyonnais doivent se rappeler avoir vu, entre huit et dix heures du soir, un rassemblement formé dans quelque allée de maison bourgeoise.

On s'approchait et on se mêlait à ce groupe compact et silencieux qui, l'oreille attentive et la respiration suspendue, écoutait avec ravissement une magnifique voix de femme partant du fond de la cour.

C'étaient des notes si pures, des accents si pleins de tristesse, une mélodie si douce et si plaintive, que, malgré soi, un frisson sympathique gagnait le cœur et faisait perler une larme sous la paupière.

Dans un angle de la cour se tenait, debout et immobile, celle qui attendrissait ainsi les auditeurs. Sa mise, d'une austère simplicité, avait néanmoins un certain cachet de distinction. Vêtue de noir, la coupe de sa robe annonçait la grande dame.

Quel âge avait-elle? nul n'aurait pu le dire. Un long voile

Les réparations furent faites.

Notre bonhomme démolit, édifia tout et si bien qu'il parvint à coter ses rapiécages une huitaine de mille francs.

Que fit-il alors?

En dépit de sa promesse de crédit, il alla trouver le propriétaire de l'immeuble où fonctionnait l'atelier, et lui persuada d'exiger le paiement des termes dus par l'industriel.

Le propriétaire, allarmé par le tableau que lui fit le charpentier de la situation déplorable des affaires de son locataire, n'hésita pas à commencer des poursuites qui aboutirent à la ruine de ce malheureux!... qui mourut peu après de chagrin!...

L'ignoble charpentier fut soldé sans expertise. Il avait triplé sa facture; néanmoins il en toucha le montant intégral. Son but était atteint.

Et de deux.

Je m'arrête. Le cœur me manque en fouillant ces infamies. Et ce sont ces gens qui veulent parler de morale et d'honneur! Allons donc, vermine infecte!...

Si vous abritez derrière une considération donnée au veau d'or vos spoliations et vos agissements inavouables, ne salissez pas de votre bave immonde ceux qui n'ont point voulu s'enrichir au moyen de vos honteux expédients. Laissez à ces hommes que vous qualifiez de voyous, leur amitié et leurs chansons.

Ils ne s'inclineront jamais devant vous: ce serait saluer la bêtise ou honorer la canaille.

A bon entendeur salut.

JEAN SANS PEUR

Notre honoré confrère, monsieur de Marchi, secrétaire de la Présidence de la compagnie maritime mobile de sauvetage du département du Rhône, nous adresse une lettre à laquelle nous voulons répondre par un article spécial. La mise en page du n° 7 étant terminée à l'heure où nous recevons cette bienveillante communication, dimanche prochain, nous nous acquitterons de ce que nous considérons comme un devoir.

FREDAINES D'UN CAFARD

FABLE

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.
La rue était déserte et les sergents de ville
Calotaient leur Gambier, sans se faire de bile.
Et l'on ne voyait plus, sous les rayons blafards
D'un gaz insuffisant, que quelques vieux cafards.
A cuirasse d'ébène, à large et grosse panse;
Qui, d'un pas tortueux, se glissaient en silence
Par le trou de l'évier.

L'un d'eux faisait le guet
Tandis qu'un vétéran, encore tout guilleret,

noir, très-épais, cachait entièrement son visage et descendait jusqu'à la ceinture.

Près d'elle se tenait une petite fille, d'une dizaine d'années, également en deuil, qui recevait les offrandes. Bien souvent, de beaux messieurs, des dames de haut parage, laissaient tomber dans la sébile de l'enfant une pièce d'or, qui bientôt disparaissait sous une pluie de piécettes d'argent et de gros sous.

Les bruits les plus étranges circulaient dans la foule. On disait que la chanteuse voilée n'était autre que la veuve d'un armateur marseillais, qui s'était fait sauter la cervelle après une ruine complète. D'aucuns affirmaient qu'elle était Lyonnaise et jadis à la tête d'une opulente fortune, rapidement dévorée par son fils unique, qui l'avait ensuite abandonnée.

Mais alors, quelle était donc cette jeune fille qui semblait partager sa misère? Cela déroutait un peu les conjectures. Quoi qu'il en soit, au bout d'environ deux mois, la chanteuse voilée disparut sans laisser de traces. Qu'était-elle devenue?

Je vais vous l'apprendre. Son histoire mérite assurément d'être connue.

Cette femme se nommait Mélanie Stephen. Belge de naissance, son éducation avait été très-soignée par sa famille, des plus riches de Bruxelles.

Douée d'un talent hors ligne comme musicienne et possédant une voix magnifique, Mélanie avait débuté au théâtre avec un succès sans précédent dans les annales lyriques.

Condamnée à cinq ans de réclusion pour infanticide, la justice l'avait frappée de nouveau pour excitation à la débauche. A l'époque où elle avait inauguré à Lyon le chant mystérieux que nous connaissons, elle sortait de la maison centrale de Montpellier.

Voyons un peu pourquoi elle exploitait ainsi la charité publique.

Grimpaient dans le boudoir d'une jeune cafarde.
Le souper était prêt: cornichons et moutarde
Trônaient au premier rang. Un homard cardinal,
Flanqué d'un roi de caille éblouissant de graisse,
Salade cantharide, hachis oriental;
Tel était le menu composé par l'hôtesse.
Notre cafarde était en costume de nuit,
Et son noir compagnon, pour faire moins de bruit,
Avait quitté ses bas.

Le souper fut splendide.
On causa politique et les vins généreux
Attendrissent bientôt ce couple d'amoureux.
La cafarde surtout, avait l'œil tout humide.

Son compagnon aussi jouissait du bonheur
Que donne aux cœurs glacés, la vermeille liqueur.
Tous deux étaient ravis dans une douce extase:
Parlant un peu de tout, en supprimant la gaze.
Soudain un pas connu fait gémir l'escalier.
Le cafard devient pâle et l'épouse infidèle
S'élance dans son lit en soufflant la chandelle.
C'est mon tyran, dit-elle, il est sur le pallier,
Fuyez, au nom du ciel!...

Le cafard à tâtons
S'avance en chancelant, enjambe le balcon
Et tombe dans les bras d'un roussin de l'Empire.
En vain le fugitif dévotement soupire,
Promet des monceaux d'or à l'intrépide agent;
Celui-ci serre fort et refuse l'argent.
Au poste il faut marcher. Le pêcheur se résigne
Et comme de rouler ce n'est pas la consigne
Le vieux tire des plans de son cerveau malin.

On ouvre le violon, le lendemain matin:
Personne!... le cafard fatigué sur la dure
Avait, pendant la nuit, dévoré la serrure.

MORALE

Quand vous rencontrerez l'insecte parasite
Ecrasez-le d'abord. (1)

JEANQUEBOQUE.

LE CHARLATANISME DÉVOILÉ

III

LES EAUX MIRACULEUSES

Lecteur sceptique, tu te tromperais si tu croyais que les eaux miraculeuses dont nous voulons te parler sont celles de Lourdes, de Notre-Dame de la Salette et *tutæ quanta*. Nous n'avons jamais étudié les propriétés de ces eaux mystiques et nous croirions notre temps perdu en le consacrant à traiter un sujet pareil, aussi futile que fastidieux. Laissons les gens superstitieux, les vieux dévôts, les vieilles bigotes à leur croyance sur les prétendues vertus de ces eaux de sacristie avec lesquelles ses inventeurs se font d'assez beaux lucres, et occupons-nous de cravacher et de dévoiler le charlatanisme commercial.

(1) Le lecteur complètera ce vers, la rime nous effraie.

En sortant de Centrale, la poche légère mais riche en expédients, elle avait fait connaissance de cadet Bérard. La corruption qui s'infiltrait toujours dans le cœur des détenus vivant en commun, avait fait rouler Mélanie dans la fange des derniers échelons sociaux. Pour elle, maintenant, il lui fallait un compagnon de débauche, le plus vil de préférence. Elle avait donc choisi Bérard, qui devait à un physique assez agréable la mine d'or qui tombait dans sa poche, depuis que Mélanie chantait dans les cours.

Mine d'or est bien le mot, car des renseignements certains m'ont appris que le gosier de rossignol de cette aventurière lui avait rapporté, un soir, la somme presque incroyable de quatre-vingts francs en moins de deux heures! Sur cela elle donnait quarante sous à la petite Piémontaise qui l'accompagnait dans ses pérégrinations nocturnes.

Avec de pareilles recettes, l'existence était assez supportable. Aussi les restaurateurs à la mode ont souvent servi à la pauvre d'un instant de splendides soupers. Cette cliente marchait carrément. On se précipitait à ses ordres, et sa toilette, digne d'une duchesse, faisait le désespoir des *pieuvres* les mieux huppées.

Le jour, elle balayait de sa robe à queue les trottoirs de la rue Bourbon et les allées parfumées de Bellecour.

Dame! l'amour de la musique!...

Cet astre, aux feux duquel les papillons, — genre petit crevé, — venaient se brûler les ailes, s'éclipsa un beau jour subitement. Grand émoi parmi le ban et l'arrière-ban des viveurs. Quelle était donc la cause de cette disparition? Je vais vous l'apprendre.

(Reproduction interdite).

(La suite à Dimanche).

Les eaux *miraculeuses* dont nous voulons te parler sont celles que tu aperçois dans les vitrines des Figaros ou des coiffeurs, eaux contenues dans des flacons aux formes plus ou moins élancées, à la contenance plus ou moins grande.

Ninon de Lenclos, nos savants parfumeurs chimistes modernes ont étudié le secret de la jeunesse éternelle, et ils sont parvenus à composer des panacées aquatiques aux effets prophylactiques et rétroactifs, qui garantiront la beauté des personnes qui s'en servent, car aux unes, elles feront disparaître les rides, et rendront à la peau de leur visage, la blancheur et le velouté juvéniles; à d'autres elles conserveront à l'état natif la jeunesse de leurs traits, ce qui permettra aux dames d'inspirer, à quatre-vingts ans, comme la belle Ninon, un violent amour chez de jeunes jouvenceaux.

Et dire qu'il y a des personnes assez sottes pour croire ces mensonges! Qu'il y a des femmes assez stupides pour se lotionner le visage avec ces eaux *miraculeuses*, espérant un résultat!

Mais comment voulez-vous donc, gens crédules, arrêter les effets du temps, quand tout passe en vieillissant?

Georges MENTELÉ.

SALMIGONDIS

La Compagnie du gaz de Perrache vient enfin de prendre en considération la pétition qui lui a été adressée par les allumeurs. Ces braves rêchaient une augmentation de salaire parfaitement justifiée par leur pénible labeur. Le conseil d'administration, dans sa bienveillante sollicitude, vient de décider qu'à partir du 1^{er} janvier prochain, tous les employés subalternes recevront à titre de gratification une blouse d'uniforme et un cachet de bains.

Sont-ils veinards, ces allumeurs!...

Un journal de notre ville parle d'un fait mystérieux qui rappelle les drames de la *Tour de Nesle*. Dans les ténèbres de la nuit, un fiacre s'avance à pas de loup sur le pont de la Guillotière... Deux bandits calabrais sortent des flancs du véhicule;... ils grimpent sur le toit du coucou... saisissent un colis étrange... et patatra, ils lancent leur fardeau dans le fleuve. Le cocher demeure pétrifié; cependant d'une voix éteinte il les traite de *mami*, donc l'automédon est complice. Mystère et conjectures; serait-ce une femme en hachis?

M'est avis que c'était tout simplement deux contrebandiers qui, se croyant poursuivis, ont fait piquer une tête à un superbe ballot de tabac.

Nous apprenons, à la dernière heure, que le mystérieux colis n'était autre qu'un malheureux chien de Terre-Neuve empoisonné par les chevaux du fiacre.

Ce dénouement ne fournira pas la carcasse d'un roman à sensation. C'est bien dommage.

La semaine passée, une épicière de notre ville a décoiffé publiquement un de ses débiteurs. Ce monsieur, paraît-il, avait accueilli sa créancière d'une façon peu courtoise, et, ma foi, celle-ci l'a rappelé aux convenances en s'emparant du panama.

Naturellement, la foule s'est payé une tranche de commentaires peu charitables à l'endroit du décoiffé et ne lui a pas épargné les éclats de rire moqueurs.

Si les créanciers de tous ces rieurs étaient venus sur l'heure user du procédé de l'épicière, combien de têtes auraient gardé leur coiffure?

Toujours l'histoire de la poutre et du fétu.

Un accident religioso-comique est arrivé récemment dans la paroisse de B. (Loire). On y célébrait la fête patronale qui suit de près l'Ascension. A ces solennités il est d'usage d'inviter quelques curés du canton, et de confier à l'un d'eux le sermon de circonstance.

Cette année le choix était tombé sur le curé du village de C..., bon prédicateur, homme trapu, mais d'une taille si exiguë que, dans son église, il a dû faire exhausser le plancher de la chaire, afin que la balustrade ne le gênât pas dans ses gestes oratoires.

Aussi, dans la pensée de lui être agréable, le sacristain de la paroisse de B..., où ce digne petit curé était appelé à prêcher, improvisa-t-il dans la chaire une petite estrade

formée d'un large bout de planche posé sur deux escabeaux.

Tout alla bien au début du sermon; le prédicateur citait ces paroles de Jésus-Christ à ses disciples :

« Quelques temps encore vous me verrez; quelques temps « encore, vous ne me verrez plus. »

Il n'avait pas achevé la dernière syllabe, que soudain on entendit un grand fracas à la suite duquel le curé disparut inopinément aux yeux de son auditoire.

On en devine la cause.

Le strapontin improvisé avait basculé, renversant l'un des escabeaux et asseyant notre prédicateur sur l'autre, de façon que ses fidèles ne virent plus que sa tonsure.

Avec une promptitude et une prestesse que sa corpulence ne permettait guère de soupçonner, il se redressa pour calmer l'émotion de son auditoire : « Mes chers frères, dit-il, si j'ai disparu encore plus vite que Celui dont je vous rapportai les paroles, notre Seigneur a permis qu'il ne m'en arrivât aucun mal. Soyez donc sans inquiétude pour moi et reprenons. »

Très-bien. Mais les auditrices groupées sous la chaire n'étaient pas encore revenues de leur terreur, car au bruit que firent dans leur chute le prédicateur et son faux plancher, elles crurent un instant recevoir sur leurs têtes quelque chose de bien plus lourd et de moins inoffensif que la parole divine.

Il en résulta une panique indescriptible; un méli-mélo de femmes et de chaises renversées les unes sur les autres. Heureusement on en fut quitte pour quelques coiffures frippées et quelques parapluies et livres de prières outrageusement piétinés.

ARGUS.

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le Directeur de la *Cravache*,

Le fait que je viens vous répéter comme un écho fidèle appartient tout entier au domaine de l'histoire. Que Dieu me garde de vouloir y rien changer. Tel je l'ai vu, de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu : ainsi que disait feu Voltaire, je viens vous le narer.

Hier soir lundi, je suis allé prendre des nouvelles de la santé d'un de mes amis, qui depuis quelque temps est malade. Sa mère, bonne femme quoique pas dévote, voudrait lui faire remplir ses devoirs de catholique chose à laquelle il est peu disposé.

Sur sa demande, le curé de la paroisse a bien voulu se charger de ramener au bercail cette brebis égarée.

Or, hier, à mon arrivée, il se trouvait à l'ouvrage quand ma visite importune vint lui rappeler que le dîner allait l'attendre s'il ne partait sur le champ, ce qu'il se disposa à faire, mais le temps était couvert, il tombait des gouttes. Pour ne pas se mouiller, notre bon pasteur qui n'avait pas de parapluie accepta celui de mon ami qu'on dénicha du fond d'une armoire. Arrivé dans la rue, le curé qui craint l'eau plus qu'une poule, ouvre bravement le riflard qui doit le protéger. Mais, oh surprise!... des pluies il sort : je ne vous le ferai pas deviner, car vous n'y parviendriez pas. Il sort, dis-je, une dizaine de cafards qui, éperdus, sautent sur son chapeau, sa soutane, lui rentrent dans le cou, tandis que le malheureux curé, maugréant contre cette aventure, cherche à se défendre de cet ennemi imprévu et se sauve tout honteux du propos d'un gamin.

On n'est trahi que par les siens.

H. S.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Malgré les chaleurs tropicales qui se succèdent depuis plusieurs semaines, le directeur du théâtre des Variétés continue à faire représenter avec succès les magnifiques pièces du répertoire de Victor Hugo.

Ce succès est dû en grande partie au mérite de M. Léon Jarousseau qui est parfaitement secondé par les artistes de la troupe.

Au *Roi s'amuse*, qui a été monté avec un grand luxe de décors et de costumes, a succédé *les Misérables*, ce chef-d'œuvre dont le roman est dû à la plume de Victor Hugo.

Ce drame, monté avec soin, a obtenu une ample moisson de bravos bien mérités. M. Jarousseau rend le type du forçat Jean Valjean avec un grand caractère de vérité; les autres rôles sont bien tenus par MM. Alseirac, dans le rôle ingrat de Javert, Fort (Thenardier), Debord, Boyer, Trouilleux, etc., Mmes Ballauri (la Thenardier), Jeanne Dortez, Dalbret et Carina. En somme, l'interprétation des *Misérables* a été excellente et peut compter parmi les bonnes représentations. Mentionnons qu'à la fin du onzième tableau, lors de la délivrance de Jean Valjean par les républicains, M. Jarousseau a entonné avec beaucoup d'à-propos le refrain de la *Mar-*

seillaise. La chose fut grandiose; à peine les premières notes eurent-elles vibré, que la salle entière, électrisée, acheva l'hymne de la liberté. Les artistes ont été trois fois rappelés.

On nous annonce pour dimanche la *Tour de Nesle*, ce vieux drame, revu toujours avec plaisir.

G. J.

TRIBUNE DU PARNASSE

CHARADE

Mon premier tout en fleurs, verdit l'herbe des prés.
Mon second descendant le long des reins cambrés
Et déroulant ses nœuds, mobiles comme l'onde
Orne de mon tout entier la tête brune ou blonde.

WHIPP.

ACROSTICHE

— e voudrais être aimé de vous ange que j'aime
O ser dire que non serait un gros péché.
Serez-vous insensible à mon amour extrême
Et ne brûlez-vous pas d'un feu que vous cachez.
Partagez mes transports, ma douce tourterelle,
Élas! mon pauvre cœur vous est tant attaché...
— fidèle jamais. Ah! plutôt, toute belle,
Z e vivre que pour vous. Dites-moi sans détour :
Enfant je t'ai compris, je cède à ton amour.

L. H. B.

Sapristi! voilà un paroissien qui brûle d'un feu qui dépasse de cent coudées les étincelles poétiques des anciens troubadours.

LES PISTEURS DE CAUSES

Vous est-il arrivé, cher lecteur, de rencontrer dans la rue de ces êtres malpropres, aux souliers éculés, à la culotte trouée, au paletot décoloré, au chapeau crasseux, portant ostensiblement sous le bras une serviette rapée de laquelle émerge un paquet de dossiers maculés de rogomme?

Ces hommes, je veux dire cette lèpre, le populaire les nomme *pousse-cul*, tandis qu'eux s'intitulent pompeusement « défenseurs près les tribunaux. »

Je parle ici de la basse classe de l'espèce, car il y a des hommes très-honorables qui portent ce titre et qui ont souci de la dignité professionnelle.

Cela dit, pour ne pas froisser de justes susceptibilités, je continue mon croquis et vais vous initier, en quelques mots, aux mystères de cette autre bande noire.

Voyons d'abord ce que valent, moralement parlant, ces défenseurs en guenilles; nous causerons ensuite de leurs connaissances en la matière, comme on dit au palais.

Ce sont presque tous des êtres déclassés : fruits secs de l'école de droit, bazochiens tarés, clercs chassés, voire même jusqu'à des anciens recors qui prétendent connaître assez de jurisprudence pour brailler à la barre d'un juge de paix, parfois trop patient.

Toute cette meute aboyante envahit les abords des prétoires de conciliation, guette les plaideurs, leur dore la pilule, s'empare de la citation, promet gain de cause, et finalement soutire à la victime le prix de la *représentation*.

Si le client regimbe, le *défenseur* ne lâche pas plus prise qu'un bouledogue. Ce *légiste* hors ligne plaidera pour quinze sous s'il le faut, mais il plaidera. Dame! c'est que souvent cet avocat sans cause, le *galoppe-chopine*, comme on les nomme encore, n'a pas déjeuné depuis la dernière audience. C'est dur, pour un Démosthène... de carrefour. C'est ce qui explique la tenacité incroyable de ces poulpes de justices de *paix* et de *commerce*.

Si je souligne, c'est qu'il est bon que vous sachiez, ô naïfs! que l'accès des autres tribunaux leur est interdit, et même certains juges de paix, poussés à bout par la faconde épileptique de ces *embrouilleurs* de causes, les font taire et les chassent au besoin.

Parmi leurs ficelles les plus riches en glu, il faut citer la carte de ces hableurs incorrigibles. On y voit en majuscules tape-à-l'œil ces mots fascinateurs :

AGRÉÉ AU TRIBUNAL DE COMMERCE

Le commun des mortels s'extasie naturellement devant le talent d'un lapin pareil. J'ai même entendu un pauvre hère soutenir mordicus que pour être *agréé*, il fallait que ce monsieur (?) soit un puits de science, un malin quoi.

Apprends donc, triple crétin, que tout le monde est *agréé*

aux tribunaux de commerce et de paix, pourvu qu'il s'y comporte décentement. Tout majeur, entends-le bien, a le droit, étant porteur d'un pouvoir régulier, de représenter le demandeur ou le défendeur.

C'est surtout dans son *cabinet*, meublé presque toujours comme l'échoppe d'un savetier, que le pisteur de causes déploie cette habileté dont Machiavel nous a transmis les ténébreuses profondeurs et les sinuosités savantes.

Un vieux casier bourré de dossiers, ou du moins de leurs chemises, frappe le visiteur et lui donne la plus haute idée de l'importance du *légiste* et de l'ampleur de sa besogne. Puis celui-ci, prenant des airs de pythonisse légiférante, récite sur le bout du doigt les articles du Code qui visent l'affaire. Ordinairement, il estropie le texte de la loi et place la charue devant les bœufs : Qu'importe, cette macédoine de citations boiteuses est servie avec un tel aplomb que cela en impose invariablement... aux imbéciles.

Le client, abasourdi, fasciné, ébloui par ce *bagou* inintelligible, dénoue les cordons de sa bourse et s'en va radieux, persuadé que sa cause est gagnée d'avance sur toute la ligne.

Heureux mortel, va !

Ecoutez un bon conseil ; je vous le donne gratis :

Lorsque vous aurez des affaires litigieuses, allez trouver un officier ministériel. Là, vous êtes certains d'être éclairés et renseignés complètement, et en fin de compte, cela vous coûtera moins cher.

Et si l'un des grippe-sous que je vous ai esquissés sollicite votre confiance, gardez-vous de la lui accorder. Ces gens-là ont une manière d'opérer les recouvrements qui donne la chair de poule. Faites-en plutôt cadeau à votre débiteur : il bénira votre mémoire ainsi que la mienne.

CÉLESTIN DE LA GRENIVE.

APRÈS LA CRITIQUE, LA LOUANGE

M. CHAUZÉSABLE, vous méritez nos sincères félicitations pour la bonne consommation que vous servez à vos clients, qui sont en partie tous les ouvriers du quartier.

Vos canons de bleu picotonné sont souvent un véritable entraînement pour la soupe interlope que nous servent les opulents mastroquets de ces contrées, et qui ressemble toujours (la soupe) à du mortier...

Mais ce qui surprendrait les cinq parties du monde si elles se réunissaient à Lyon, c'est votre splendide vermouth champagne qui n'était pas connu du temps de l'Olympe, sans quoi le nectar de l'époque aurait été mis aux équevilles.

Oui ! je le répète (on ne saurait trop encourager les arts), votre vermouth grand moussoux-moelleux, capiteux, apéritif, digestif et nutritif, vous vaudra une récompense qui ne sera pas votée par l'Académie.

Vous connaissez celui qui en est le plus friand. Le grand coco-félé chef de tribu des Béni-tous-maboult... qui a toujours le soin de remorquer une liasse d'éponges sèches à sa suite.

Vous êtes liquoriste-fabricant bien placé dans un coin. Continuez à nous désaltérer de la même façon et vous aurez notre estime et notre monnaie.

La Cravache sait caresser sans frapper, et sera toujours d'accord avec le

MATRAC.

VARIÉTÉS

DES BANQUIERS COMME IL Y A TANT !

La scène se passe dans une salle entourée de grillages de fer, peints en gris. Deux bureaux, un coffre-fort, deux chaises de cuir et deux hommes sont protégés du vulgaire par cette barrière redoutable.

Julien est petit, maigre, visage d'usurier, mains crochues. Leblond est grand, et sous une apparente bonhomie cache les mêmes défauts de son frère.

LEBLOND.

Que faut-il répondre à Vincent ; il va venir prendre ma réponse.

JULIEN.

Tu sais nos conditions, ne pas en démordre ; nous risquons déjà trop nos capitaux.

Il n'a pas achevé qu'on pousse la porte. Vincent, entre tout timide, les deux frères écrivent avec attention. Vincent so racle le gosier, tousse, personne ne bouge. Messieurs, dit-il avec émotion.

JULIEN.

Veuillez attendre, Monsieur, nous sommes surpassés par l'importance de notre courrier, et les employés sont dehors.

VINCENT.

Oh ! j'attendrai, Monsieur, ne vous dérangez pas.

Dix minutes s'écoulent, Julien passe dans un autre cabinet.

LEBLOND, se levant.

Hé bien ! monsieur Vincent, nous avons causé de votre affaire avec mon frère. Grâce aux recommandations dont vous êtes l'objet, nous voulons bien vous négocier vos effets aux conditions suivantes : vous nous donnerez en garantie un titre de propriété, non hypothéqué, ou des titres de rentes peu nous importe. Cependant préférons nous ces derniers. Vous priez monsieur Dupuy de vous servir de caution, il s'est offert un peu, je crois, à défaut de lui, un de vos parents, propriétaire pourrait servir, de plus vous aurez le soin de nous envoyer votre bordereau 8 à 10 jours d'avance sur l'époque que vous désignerez pour recevoir les fonds ; les plus longues échéances ne devront pas dépasser 60 jours. A ces conditions qui, vous le comprenez, sont très-avantageuses, nous commencerons les opérations quand il vous plaira.

VINCENT.

Merci bien, monsieur Leblond, vous êtes bien bon. Alors il me faut une caution ? Je croyais qu'en vous remettant des titres de propriété je pouvais m'en passer ?

LEBLOND.

Oh non ! mon cher, et vous allez me comprendre. Si le titre que vous me remettez est celui d'un terrain ; ce terrain peut perdre de valeur, si c'est celui d'une maison, cette maison peut brûler, et alors voilà un procès avec la compagnie d'assurance. Nos affaires ne nous permettent pas de nous occuper de tout cela, tandis que votre répondant simplifie tout ; il nous paye et il s'arrange avec la compagnie. Ceci dit dans le cas où vous feriez de mauvaises affaires.

La porte s'ouvre. Entre un jeune homme. Vincent salue et se retire.

LE JEUNE HOMME.

Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer, M. B. m'a chargé de vous remettre ce pli et d'attendre votre réponse.

Julien qui revient au bureau prend la lettre d'un air bourru. Après avoir lu :

Monsieur, veuillez dire à M. B. que je regrette qu'il ne tienne jamais compte de nos observations. Je lui ai dit maintes fois de me faire ses demandes d'argent une semaine à l'avance. Je suis fâché, mais je n'ouvre pas la caisse aujourd'hui.

LE JEUNE HOMME.

Mais, Monsieur, c'est un imprévu. des traites dont les échéances n'ont pas été notées. Il y aura protêts.

JULIEN.

Tant pis, Monsieur, Dans une maison sérieuse, pareils oublis ne se commettent pas.

Alors, Monsieur ? insiste le jeune homme.

JULIEN

J'ai dit, Monsieur,

Le jeune homme s'en va.

JULIEN à Leblond.

Est-il crampon cet animal-là, pas moyen de s'en débarrasser. Qu'avons nous en caisse ?

LEBLOND, ouvre le coffre-fort en fouille tous les recoins :

Il reste 25 fr. 50 cent.

JULIEN

Ah ! diable, j'ai bien fait de refuser à cet oiseau qui me demandait 800 fr. D'un autre côté, c'est embêtant si je le laisse protester, il nous plantera là !

La porte s'ouvre. Entrent un homme et une femme de la campagne, la femme se met dans un coin l'homme s'avance :

Messieurs, je viens vous demander si vous voudriez bien m'accepter les 1,800 fr. que voilà ?

JULIEN

Père Claude, nous ne recevons jamais avant onze heures, mais puisque c'est vous, je veux, bien vous les prendre pour ne pas vous faire revenir.

LE PAYSAN.

Merci ben, monsieur Julien.

JULIEN

Vous savez que nous ne pouvons plus faire de placements au-dessus de 3 0/0 et encore nous allons y renoncer, c'est trop d'embarras, sans aucun profit.

LE PAYSAN

Oh ! Monsieur, mais où donc porterons-nous notre argent ?

JULIEN, avec un air de suffisance dédaigneuse.

Dans les grandes compagnies, vous aurez à redouter beaucoup, surtout avec cette politique mal assise mais !..

LE PAYSAN.

Ça, je le ferai jamais. Quand vous ne voudrez plus, de mes pauvres écus je les mettrai dans ma pailasse, mais je ne les risquerai pas dans ces grandes machines, ça fait faillite et ça ruine le pauvre monde.

JULIEN, d'un air pénétré :

Ce n'est que trop vrai, père Claude. Ecoutez : vous êtes un brave

homme, je vous connais depuis trop longtemps pour ne pas vous rendre service ; apportez toujours, ce que nous ne ferons pas pour les autres nous le ferons pour vous.

LE PAYSAN, ému :

Ah ! monsieur Julien, vous êtes bien le digne fils de ce brave défunt votre père. Nous avions été à l'école ensemble ; il s'en est toujours souvenu. Quand j'entrai dans sa boutique, il me disait toujours : Claude mes meilleurs chandelles, mon café, le mien brûlé seront toujours pour toi, je suis ton ami.

Julien qui s'est mis à écrire, fait une profonde grimace au mot de chandelles et du café, il se lève :

Voici votre reçu, père Claude.

LE PAYSAN.

Merci bien, Monsieur (à sa femme), allons femme, viens-t'en, Messieurs bien le bonjour, à vous revoir (ils sortent).

JULIEN, à Leblond.

Si cet imbécile de B. avait envoyé son commis une heure plus tard, je me serais laissé fléchir.

LEBLOND.

Attends, l'employé doit déjeuner avant de reprendre le train ; je vais lui porter les 800 fr. lui disant que pour cette fois, pour éviter des protêts, tu as bien voulu accéder à sa demande, mais que M. B. se tienne pour averti.

JULIEN

C'est bien je vais déjeuner.

La toile tombe.

S. LAMBERT.

QUELQUES DÉFINITIONS DE LA VIE

Le caractère fondamental de la vie consiste particulièrement en ce qu'elle est une succession retournant en elle-même, fixée et retenue par un principe intérieur.

SCHELLING.

Ce qui constitue la vraie nature universelle de la vie, c'est un double mouvement intestin, à la fois général et continu, de composition et de décomposition.

BLAINVILLE.

La vie consiste dans les changements continuels par lesquels passent nécessairement les êtres qui en sont doués, en recevant sans cesse les nouvelles molécules destinées à entretenir leur existence et en perdant d'autres devenues superflues.

AMPÈRE.

La vie est le résultat des efforts conservatoires de l'âme. La conservation du mélange corruptible dont notre corps est formé, c'est la vie même.

Le véritable principe de la vie est en même temps et indivisiblement le principe du sentiment et de la pensée.

STAHL

Vivre, c'est en même temps changer et demeurer sans cesse.

ROYER-COLLARD.

La vie est l'activité spéciale des corps organisés.

DUGÈS.

CORRESPONDANCE

A UNE PERISIENNE : Votre lettre sentimentale a touché le cœur de notre chef de file. Il serait heureux de vous connaître.

A J. MATRAC : Si votre poésie le mérite, nous lui ouvrirons notre porte à deux battants.

A MERLUCODINOU, etc. : La réponse est originale, mais déjà vieillotte. Envoyez-nous du neuf.

A L. H. B. : (Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage).

A. H. L. : Au lieu de rêveries, nous aimerions bien mieux quelques vers gaulois.

A V. HUGARD : Le premier hémistiche de votre pièce de vers contient un hiatus et une cacophonie. Venez donc nous voir. Il y a vraiment trop de différence entre vos deux envois.

A S. LAMBERT, à Paris-Auteuil : Nous ne comprenons pas ces mots de votre lettre : « Me fixer sur vos conditions. » Soyez plus explicite.

A G. et J. : Reçu trop tard pour le n° 6. Envoyez et soyez moins élogieux pour les artistes. Il ne faut pas qu'on soupçonne même que nous faisons de la réclame.

A WHIPP, à Montpellier : Envoyez-nous quelques aventures de vos voyages ; vous devez avoir la tête farcie de choses fort drôles.

M. Jacques AMYOT : Nous sommes tout disposés à vous ouvrir nos colonnes. Envoyez à titre d'essai, le plus tard mardi. Nous aimons les vieux lutteurs.

Le Propriétaire-Gérant : F. BESSON.

Lyon. — Imprimerie BESSON et PERRELLON, Grande rue de la Guillotière, 28.